

Statistiques [de l'Archevêché]

Olivier Clément

1. Nombre de prêtres du diocèse de Daru

1948	1968
150 (pour toute l'Europe occidentale, la majorité en France)	46 (pour la France dont 2 de moins de 50 ans)

2. Nombre de paroisses

1948	1968
60	23 (dont 2 à Paris et 12 en Province régulièrement desservies, 1 paroisse de langue française)

3. Nombre d'étudiants à Saint-Serge se destinant pour la France

1948	1964	1968
Une douzaine	7	3 (2 russes et une grec de la diaspora, les autres étudiants se destinent pour la Grèce, Chypre et le Moyen-Orient)

Questions posées

1. Que vous suggèrent ces chiffres ?
2. Comment pensez-vous que l'on puisse remédier à la situation ?
3. Que pensez-vous à l'idée d'organiser une fois par mois un service en français dans vos paroisses ?

L'enquête que vous entreprenez, les chiffres que vous publiez, témoignent d'une volonté de lucidité et de redressement. Comme telle, cette enquête constitue, dans une situation difficile, un élément positif. Dans les choses qui touchent au spirituel, tout dépend de la décision de quelques uns pour que souffle l'Esprit qui donne, ou redonne, la vie, mais qui doit être aussi, ne l'oublions pas, l'esprit critique de l'Eglise.

I. POURQUOI ?

Pour que l'enquête soit vraiment significative, il faudrait l'élargir à l'ensemble des communautés orthodoxes en France, voire en Europe occidentale. On ne saurait oublier par exemple l'importance grandissante de la Dispersion grecque (comme si Dieu, devant le fléchissement biologique de l'émigration russe, envoyait ce renfort...) et quelques phénomènes missionnaires instructifs, jusque dans leur gauchissement, et dont la plupart se situent en dehors de l'Archevêché.

Je voudrais d'abord essayer d'expliquer les chiffres que vous communiquez. J'avancerai, rustaudement, quatre raisons principales.

1. Les départs

L'histoire de l'émigration russe en Europe occidentale n'a pas été faite. Il semble cependant que les années de l'immédiat après-guerre ont enregistré des départs massifs, vers l'Amérique du Nord surtout. C'était l'époque du *Kominform* et des grèves révolutionnaires de 1947 en France et en Italie ; la submersion de l'Europe occidentale par le communisme semblait possible, beaucoup ont fui. D'autre part quelques éléments, souvent de valeur, sont alors rentrés en Russie...

2. L'Orthodoxie ethnique et l'usure d'une émigration

C'est ici l'essentiel, bien entendu, mais il est difficile de l'évoquer sans être simpliste, voire injuste. Car un trésor a été transmis dans ce vase de terre. L'Orthodoxie a sanctifié, suscité parfois, de nombreuses cultures, cela va dans le sens de son génie qui exorcise, féconde, transfigure. Mais une émigration politique, nostalgique non seulement d'une terre mais d'une société perdue (et idéalisée comme une sorte d'âge d'or) a eu tendance à inverser la relation légitime de la foi et de la culture : c'est-à-dire à voir dans la foi une dimension de la culture, et non dans la culture une expression précieuse, mais partielle et précaire de la foi. Ainsi s'est constituée dans l'émigration une variété particulièrement émouvante d'Orthodoxie sociologique dont le folklore sympathique, chaleureux, a cimenté un moment une vigoureuse minorité, une « société russe » qui, je le répète, a beaucoup transmis, mais qui s'est trouvée d'autant plus soumise à l'érosion de l'histoire qu'elle s'était vue à l'écart et comme à l'abri de celle-ci. Et maintenant l'émigration se dissout lentement dans la société française ; et l'on a pu craindre un moment que l'Orthodoxie se dissolve aussi, faute d'opérer à temps les distinctions et remises en ordre nécessaires... Cette lente dissolution sociologique en effet s'accompagne, chez les intéressés, de deux réactions opposées qui s'aggravent mutuellement. Les uns, les plus nombreux – *mais ce sont ceux dont on ne parle jamais* – abandonnent d'un même mouvement, d'une même pente, la langue et la culture russes d'une part, l'Orthodoxie de l'autre. L'essor de la civilisation technique et la multiplication des scientifiques favorisent cette évolution, car il semble qu'il faille être un "lettré" pour rester orthodoxe. D'autres, les moins nombreux – *mais ce sont surtout eux qui parlent* –, se cramponnent au sentiment de supériorité que secrète volontiers, pour se défendre, les minorités ethno-religieuses menacées. Ils ont tendance, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, à accentuer le blocage de la culture russe et de l'Orthodoxie (c'est l'ultime avatar du thème slavophile de l'« Occident pourri »...). Les contacts qui se sont multipliés depuis quelques années avec l'Union soviétique confirment bien entendu ce blocage. Il est vrai qu'une des tâches de

la Dispersion est de préserver pour la Russie tout un courant, interrompu là-bas, du patrimoine culturel du peuple russe. Encore faut-il qu'il y ait une Dispersion, et une Orthodoxie qui l'anime et prépare des réponses aux problèmes du monde contemporain. Car on ne conserve que si l'on crée, qui ne le sait ?

Dans ce contexte d' « hémophilie » sociologique, comment s'étonner qu'on ne trouve guère de vocations sacerdotales ? Pour que de telles vocations, qui existent parfois, se manifestent, il faudrait :

- soit une assez large base numérique (c'est le recrutement « clérical » des Eglises multitudinistes), que l'exarchat russe de Constantinople avait préservée durant l'entre-deux-guerres, mais qui désormais s'effrite et s'effritera de plus en plus ;

- soit un mouvement peu nombreux mais animé par un élan proprement spirituel, et tourné avec foi vers un avenir ici, alors que beaucoup de nos jeunes ou bien ressentent l'Orthodoxie comme une survivance ou un ailleurs, ou bien sont voués à un raffinement « culturiste » sans force de création religieuse (la génération d'origine russe qui compte entre 30 et 40 ans aujourd'hui aura donné peu de prêtres mais beaucoup d'universitaires !).

3. Divisions juridictionnelles et fixations psychologiques

Le scandale concernant nos divisions est si grand qu'il est inutile d'insister. Divisée, l'Orthodoxie ne peut s'adapter aux tâches du présent. Divisée et vieillissante, les deux vont ensemble. Comme s'il n'y avait plus assez de vie, de jeunesse, pour tourner les pages qui doivent l'être (dans l'histoire tout court, tout comme dans celle des juridictions), pour voir le monde comme il devient, afin d'y porter témoignage. L'émigration russe en Europe occidentale reste marquée par des traumatismes historiques gigantesques, qui ont entraîné des fixations obsessionnelles, des immobilisations psychiques qui semblent irréductibles là où les Russes sont assez nombreux pour former des milieux cohérents : c'est-à-dire à Paris seulement, de nos jours, mais c'est à Paris qui se trouvent les « appareils » ecclésiastiques... Pareils milieux sont d'un faible attrait pour les jeunes gens qui s'engagent dans la société qui les entoure, partagent ses préoccupations, ses espérances, ses dimensions planétaires. Quant aux jeunes qui restent « fidèles », ils risquent d'être figés par cette ambiance dans une sorte d'intégrisme hautain, qui verra du communisme dans toutes les recherches désordonnées mais vivantes des jeunes chrétiens d'Occident...

4. Une mission déracinée ou embryonnaire

L'Orthodoxie, pourtant, a fait souche en France. J'appelle mission, dans un sens précis, toute tentative qui favorise la multiplication d'orthodoxes désireux de l'être ici et maintenant, dans la continuité spirituelle et historique de l'Orthodoxie. Une telle mission pourrait jouer un grand rôle pour rajeunir et adapter nos communautés, par une sorte de fécondation réciproque entre « anciens » et « nouveaux » orthodoxes : les seconds apportant aux premiers leur exigence de lucidité personnelle et de ressourcement, mais recevant d'eux l'indispensable enracinement dans les gestes, les fêtes, la vie. L'idée d'un témoignage de l'Orthodoxie dans son universalité, capable de déceler les germes d'unité qui vivent dans le terroir spirituel de la France et de donner une « structure d'accueil » soit à des convertis, soit à des jeunes d'origine russe mais intégrés à la société française, cette idée a été discrètement suggérée dès 1927 par le père Lev Gillet, puis reprise et systématisée, autour de la seconde guerre mondiale, par des hommes comme Vladimir Lossky qui entendaient vivre leur appartenance, alors assez héroïque, à l'exarchat de Moscou, comme un refus des nostalgies, une acceptation de l'histoire, un témoignage ici et maintenant. L'œuvre de Lossky reste le modèle d'une synthèse créatrice entre la tradition de l'Orthodoxie et la rigueur occidentale. Ici se place, hélas, un des drames majeurs du destin de l'Orthodoxie en France. Je pense à l'entreprise et à la communauté

de Mgr Kovalevsky. Il y a là un mouvement qui ne manque ni de force, ni de ferveur, des hommes doués et, sur certains points, une vision juste. Il y a là des vocations sacerdotales dont certaines sont authentiques. Malheureusement, et pour des raisons complexes qu'il nous faudra bien démêler un jour, non pour condamner, mais pour guérir, cette mission ne remplit pas son rôle. Elle est isolée, déracinée. Faute d'unité de rite (au moins au départ), la création liturgique qu'elle réalise, et qui n'est pas sans mérite, est inutilisable pour le reste de l'Eglise (ou peu utilisable, car enfin, rue Saint-Victor comme dans la crypte de la rue Daru, on utilise passablement des harmonisations dues à Maxime Kovalevsky !). En bref, au lieu qu'il y ait fécondation réciproque, ce sont l'isolement, le silence glacé, la passion : chacun, pour résoudre le problème, attend, et souhaite, la mort de l'autre... Une telle mission risque, sociologiquement, de se sectériser, tandis que les communautés anciennes se sclérosent.

Certes, malgré ce désastre, une mission plus saine [*mot illisible*] liée aux Eglises traditionnelles, se cherche aujourd'hui. Des communautés françaises de rite byzantin (en fait, multinationales mais utilisant le français comme langue liturgique) existent aujourd'hui dans l'Archevêché, l'exarchat de Moscou et l'Eglise synodale ; l'église grecque de Marseille pratique des célébrations mensuelles en français.

De petits centres monastiques s'ébauchent, en langues occidentales, de la région de Londres aux Cévennes. Mais, tout ceci, dispersé, embryonnaire, soumis aux vicissitudes juridictionnelles – de frêles pousses que les décombres étoufferont demain si l'on n'y veille.

II. QUE FAIRE ?

L'analyse suggère d'elle-même les remèdes. Et cette analyse, beaucoup sont en train de la faire, chacun à sa manière. De sorte que le point le plus bas me semble maintenant dépassé. L'effondrement – déjà si évident en province – de l'émigration comme cadre sociologique entraîne un peu partout une prise de conscience de l'essentiel.

1. Prendre conscience de l'Orthodoxie

A la racine de l'humble renouveau que nous voulons promouvoir et qui ne sera pas simple conservation mais, par le resserrement numérique même, ressourcement dans l'essentiel, il ne peut y avoir (et il y a déjà) qu'une prise de conscience de l'Orthodoxie, une conversion grave et résolue. Non pas à l'Orthodoxie ethnique, même culturelle, mais au Christ, au Dieu vivant, à l'Orthodoxie comme plénitude potentielle du christianisme, nullement *contre* les autres confessions, mais *avec* elles, pour le partage œcuménique et l'unité en profondeur de tous. Cette conversion ne peut pas être sacrificielle, elle exige un risque, le renoncement et la confiance d'Abraham, le dépassement de l'environnement ethnique culturel. A celui qui consentira ce renoncement, qui prendra sur lui, hors des murs des cités traditionnelles de l'Orthodoxie (mais que sont-elles aujourd'hui ?) cette croix dont nous savons qu'elle est une croix de lumière, à celui-là tout sera rendu au centuple, l'universalité orthodoxe qu'il découvrira ne sera nullement abstraite, désincarnée, mais elle lui permettra d'opérer un fécond mariage des cultures. La Russie ou la Grèce... lui sera rendue mais dans la communion des saints et pour celle, pour son [*mot illisible*] planétaire. Si la foi est première, si nous comprenons que nous sommes citoyens de la Jérusalem céleste et que nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, alors nous serons au centre des choses, au cœur de l'histoire, et nous "posséderons la terre", toutes terres... Etre d'abord et fondamentalement chrétien, chrétien orthodoxe, membre responsable de l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique, c'est renoncer aux limitations historiques de l'Orthodoxie, c'est renoncer aux à l'Orthodoxie ethnique, non pour s'appauvrir en définitive, mais pour s'enrichir infiniment : car on découvre alors et la jeune

simplicité de la foi (c'est bien la seule révolution culturelle qui vaille !) et la multiplicité merveilleuse, symphonique, des expressions historiques de l'Orthodoxie, devenues par la sainteté pierres vives dans les assises de la Jérusalem nouvelle : et la Byzance intérieure, ma patrie, et la Russie spirituelle, ma patrie, et les terres bibliques, ma patrie, avec la tradition syriaque, si charnellement présente dans nos plus beaux textes liturgiques ; et la France secrète, ta patrie, du millénaire de l'Eglise indivise aux basiques romanes, à Saint Bernard, Pascal, Bloy, Péguy, Bernanos... Si l'on est d'origine russe, ce n'est pas être moins Russe, c'est l'être mieux, car c'est l'être pour le partage.

Le partage, un des noms de l'Orthodoxie.

Le but a été fort bien défini par l'Archevêché lui-même : c'est la création d'une *Eglise locale et multinationale*. Mais je ne crois pas que l'Archevêché puisse, à lui seul, parvenir à cette création. Ce sera l'œuvre de tous les orthodoxes appelés à vivre et à témoigner en Europe occidentale. Que je dis tous, je veux dire les quelques uns, de toutes les juridictions, de toutes les nationalités, qui prennent déjà conscience de l'Orthodoxie comme de leur vocation la plus haute. Car il ne s'agit pas de contraindre à cette conscience tous les orthodoxes qui vivent ici. Il faut au contraire, et c'est pourquoi l'établissement d'une Eglise locale ne peut être qu'une réalisation progressive, lentement mûrie, respectant des situations nécessairement diverses. L'un veut prier en grec, ou en slavon, qu'il le fasse. Un autre en français, pourquoi pas ? L'un veut rester directement rattaché à l'Eglise de Grèce, qu'il le reste. Et l'autre au Patriarcat de Moscou, qu'il le reste. Tous ceux qui veulent vivre parmi nous en tant que Grecs ou Russes – de l'ancienne Russie ou de la soviétique – en ont parfaitement le droit. Nous avons besoin d'eux et nous les aimons comme tels. Qu'ils nous enseignent. Mais que chacun accepte l'existence des autres. Que personne ne s'approprie l'Orthodoxie. Et surtout, essayons de montrer à ceux qui cherchent un engagement religieux, surtout parmi les jeunes, que la volonté de Dieu, à travers le fait majeur de la *diaspora*, semble bien le témoignage, ici et maintenant, d'une Orthodoxie consciente et universelle. Il y a là de quoi donner sens, fierté et occupation à une vie.

2. Un "modus vivendi" interjuridictionnel

La survie et l'adaptation de l'Orthodoxie en France exigent la coordination et la coopération de tous les orthodoxes. D'abord parce qu'à un certain degré de distorsion entre théologie et sociologie, le témoignage devient impossible, nous vivons dans le mensonge, dans l'illusion et, puisqu'on doit nous reconnaître à l'amour, on ne plus nous reconnaître. Ensuite parce que les problèmes les plus urgents, le dépérissement des paroisses en province, le souci pastoral des dispersés, ne peuvent trouver solution que dans un cadre interorthodoxe.

Dans les conditions actuelles, il est difficile de surmonter les défiances et les peurs qui ont cristallisé dans la masse vieillissante de l'émigration. Il suffirait de les neutraliser par une "coexistence pacifique" clairement affirmée, afin que ceux qui veulent travailler au témoignage de l'Orthodoxie puissent collaborer en paix, sans risquer de voir des années d'effort soudain compromises par un sursaut des vieilles animosités. Des solutions canoniques provisoires capables de protéger la maturation d'une Eglise locale doivent être cherchées avec acharnement et réalisme. Il faut imaginer des structures souples, où tous pourront trouver place. Personne, aucune communauté, ne doit se trouver isolée, personne ne doit plus user son énergie en réquisitoires ou justifications. Les arrangements canoniques, on les trouvera si l'on veut les trouver. Dès maintenant donc, tentons de promouvoir, à quelques uns, les attitudes fraternelles et créatrices qui permettront le dépassement. Accueillons-nous comme des frères orthodoxes, situons nos désaccords à l'intérieur d'une Eglise à laquelle nous appartenons tous et dont nous sommes ensemble responsables. Multiplions les occasions de rencontres de travail en commun.

L'expérience – appel au secours et renouveau sporadique – de la province où, à la différence de Paris, les orthodoxes ne sont plus assez nombreux pour s'affronter, mais où ils affrontent la menace d'une disparition pure et simple de l'Orthodoxie, voilà qui doit nous donner le sens des vraies urgences. Ces urgences, nous devons nous en saisir nos évêques, et d'abord dans le cadre du comité interépiscopal qui existe désormais en France. Car il ne s'agit pas de critiquer les évêques, mais de les mettre devant leurs responsabilités.

3. Un nouveau type de prêtres

Une Orthodoxie où apparaîtra un vigoureux courant spirituel et peu importe qu'il soit peu nombreux à l'origine – et qui sait neutraliser ses haines et faire converger ses efforts, aura toutes les chances de susciter des vocations sacerdotales. Il est probable que celles-ci seront celles d'hommes mûrs, sincères, mais pas forcément très cultivés, au sens d'une culture essentiellement littéraire et philologique – convertis venus du milieu occidental sécularisé ou éléments russes en voie d'intégration à la civilisation technique et à la société française. Les hommes créateurs, dans le domaine religieux, sont rarement des mandarins. Par ailleurs, ces prêtres d'un type nouveau, (il y en a déjà, et d'excellents) ne pourront pas ne pas gagner leur vie et celle de leur famille en exerçant un métier : "prêtres-ouvriers", en prenant ce dernier mot au sens le plus large. Ce seront des prêtres non-cléricaux, et ce sont eux, je crois, qu'exige l'époque.

Il nous faut donc, si nous ne voulons pas décourager ces hommes, prévoir pour eux un mode nouveau de formation théologique. Car ils auront besoin d'une formation très solide : on ne peut être orthodoxe, aujourd'hui en France, et surtout pasteur responsable, si l'on ne pressent pas clairement ce qu'est l'Orthodoxie. Par ailleurs, une Eglise dans une situation de transition, voire de mutation, comme la nôtre, et riche en même temps de prestiges souvent mal compris, attire fatalement des éléments troubles, déséquilibrés. Les convertis et surtout ceux qui manifestent trop vite des intentions sacerdotales, devront être longuement éprouvés, mûrement formés.

La réponse ne peut être qu'une certaine diversification de notre enseignement théologique.

Il est indispensable, je crois, de concentrer dans cet ordre tous les efforts autour de l'Institut Saint-Serge. Car nous perdrons cette bataille si nous l'abordons en ordre dispersé. C'est dire que l'Institut qui a été et reste (mais en partie seulement, signe d'une incontestable adaptation) un institut orthodoxe *russe*, deviendra peu à peu le centre de pensée et de formation théologique d'une Eglise locale et multinationale, comme l'est devenu à New York, le séminaire Saint-Vladimir. L'apprentissage de la langue russe, qui permet d'accéder à un patrimoine théologique important, restera fondamental, mais sera resitué, réordonné dans l'axe de cette vocation nouvelle. L'usage du français s'étendra, certains cours sont déjà donnés dans cette langue (ceux du père Lev Gillet et les miens). Des cours du soir (ou certains cours fondamentaux désormais donnés le soir), d'autres par correspondance, tous en français, permettraient de former quelques prêtres du nouveau type : non pas enseignement au rabais, mais enseignement réaliste (au sens, aussi, d'un réalisme spirituel) ordonné au service et au témoignage de l'Orthodoxie dans la "cité séculière", c'est-à-dire centré sur la liturgie, la spiritualité, la connaissance de l'homme d'aujourd'hui, donc sur une théologie faite pour être immédiatement vécue.

Il existe déjà une importante littérature orthodoxe en langue française (il est d'ailleurs significatif que les cahiers annuels de l'Institut depuis deux ans, paraissent aussi en français), et les traductions et anthologies des pères de l'Eglise se multiplient. On pourrait engager les étudiants qui font le cycle complet d'études de l'Institut dans un vaste effort de traduction et aussi de présentation

synthétique des principaux penseurs et des principales écoles de la théologie et philosophie religieuse russes, travaux qui seraient diffusés sous forme ronéotypée. Ainsi se différencieraient souplement, selon les besoins (mais aussi, soyons réalistes, pour prévenir les besoins et permettre leur expression), deux cycles partiellement communs, l'un plus savant et devenant un vaste laboratoire de recherche, traduction et transmission, l'autre plus directement orienté au service pastoral d'une Eglise locale et multinationale. Simultanément, le recrutement des enseignants continuera de s'élargir, et l'Institut deviendra toujours davantage panorthodoxe.

S'il paraît indispensable, – pour des raisons matérielles mais aussi spirituelles –, que les prêtres du type nouveau travaillent dans la cité, il importe aussi qu'ils soient davantage aidés financièrement par les paroisses, de sorte qu'ils puissent alléger un peu leurs occupations séculières. Prier ensemble engage. Et engage d'abord au don d'argent. Nous ne prenons vraiment au sérieux, – les psychanalystes le savent bien –, que ce pour quoi nous sommes prêts à donner notre argent. Le problème se résout chaque fois que l'Eglise devient notre raison d'être la plus personnelle. La formation de centres missionnaire, l'engagement, dans la vie de nos paroisses, d'adultes et de jeunes conscients de l'avenir "occidental" de l'Orthodoxie permettront de soutenir nos prêtres matériellement et moralement. Une rénovation du diaconat pourrait trouver place dans cette perspective, à condition de rendre au diacre, au-delà de son rôle liturgique, son service propre, qui fut économique et social.

II. LE FRANÇAIS DANS NOS EGLISES ?

Oui, dans la situation difficile mais riche de possibilités où nous sommes, il serait bon d'organiser une fois par mois une célébration en français dans nos églises. Par respect pour les textes qui ont été écrits pour être compris, et pour ceux des fidèles qui, entendant mal le slavon, découvrent qu'il faut prier aussi avec son intelligence. Par respect pour les Français qui s'intéressent à l'Orthodoxie au-delà du romantisme de l'exotique. Par respect pour la vocation d'Eglise locale et multinationale affirmée par l'Archevêché. Par respect pour l'Orthodoxie dont il faut rappeler qu'elle n'appartient à personne et qu'elle est universelle. Toutefois, pareille réforme ne peut être imposée du dehors, d'une manière mécanique. *Elle n'est possible que si quelques fidèles la souhaitent suffisamment pour prendre sur eux l'organisation concrète de cette célébration.* L'idéal serait même que celle-ci se déroule dans un autre local (pas trop éloigné), comme c'est le cas dans l'église grecque de Marseille et la paroisse synodale russe de Cannes, de sorte que les paroissiens plus traditionalistes soient *invités, mais non contraints*. En fait, en province, la situation d'urgence va sans doute, dans les années qui viennent, relativiser radicalement le problème de la langue. En attendant, pour éviter les tâtonnements inesthétiques et les fantaisies disqualifiantes qui risquent de se multiplier, il serait bon que les quelques centres missionnaires déjà existants collaborent étroitement pour parvenir à une véritable récréation française des textes liturgiques, voire à un humble mais utile mouvement liturgique. Il faut, à l'occasion de leur traduction, resserrer les textes, dégager leur sens, évacuer certaines préciosités byzantines, louvoyer habilement entre la reconstitution archéologique et la banalisation. Les vigiles du samedi soir devraient être refondues, non à tort et à travers, mais par une connaissance approfondie de la genèse et de l'intention première des offices. Sinon, plus personne n'y tiendra. Ainsi, préparons de beaux textes, et des musiques belles, et des offices significatifs, associons le peuple à la célébration : c'est bâtir l'avenir.

De tout cela, il nous faudra discuter avec les gens de l' « Eglise catholique orthodoxe de France » : ils ne sont pas pestiférés, ils ont fait d'utiles expériences ; pas mal d'erreurs aussi, me semble-t-il, par exemple en s'enfermant dans une liturgie « gallicane » préfabriquée. Devenons créateurs humblement, fidèlement, en nous mettant d'abord à la sobre école du rite byzantin, en enracinant dans la continuité historique de l'Orthodoxie. Tout ce que nous ferons dans ce sens, notre

petit « mouvement liturgique », ne vaudra pas seulement pour nous mais pour les Eglises traditionnelles. Et nous n'aurons pas l'air de faire de l'uniatisme à l'envers, nous partagerons. Plus tard, si Dieu le veut, cette terre et ce temps créeront aussi, peu à peu leurs propres formes de « juste glorification ». Allons, si nous voulons que l'Orthodoxie non seulement survive mais vive, ici maintenant, il faut le vouloir, et puis prier et travailler.

Pâques 1968